

Gravure de la fin du XVIIIe siècle - *Le fardeau des privilèges*

L'ORFÈVRE - La cour ! Le peuple la porte sur le dos, voyez-vous !  
(I, 2)



LE CARDINAL — Bon, bon ! le duc est jeune, marquise, et gageons que cet habit coquet des nonnes lui allait à ravir.

LA MARQUISE — On ne peut mieux ; il n'y manquait que quelques gouttes de sang de son cousin, Hippolyte de Médicis.

LE CARDINAL — Et le bonnet de la Liberté, n'est-il pas vrai, petite sœur ? (I,3)



LORENZO — Je suis des vôtres, mon oncle. Ne voyez vous pas à ma coiffure que je suis républicain dans l'âme ? Regardez comme ma barbe est coupée. N'en doutez pas un seul instant ; l'amour de la patrie respire dans mes vêtements les plus cachés. (II, 4)

L'air que vous respirez, Philippe, je le respire ; mon manteau de soie bariolé traîne paresseusement sur le sable fin des promenades ; pas une goutte de poison ne tombe dans mon chocolat. (III, 3)

J'ai vu les républicains dans leurs cabinets ; je suis entré dans les boutiques, j'ai écouté et j'ai guetté, j'ai recueilli les discours des gens du peuple ; j'ai vu l'effet que produisait sur eux la tyrannie ; j'ai bu dans les banquets patriotiques le vin qui engendre la métaphore et la prosopopée. (III, 3)

LA MARQUISE — Mais enfin, on t'assassinera. — Les pavés sortiront de terre et t'écraseront. (III, 6)

LE DUC — Où pourrais-je la voir ?

LORENZO — Dans ma chambre, seigneur ; je ferai mettre des rideaux blancs à mon lit et un pot de réséda sur ma table ; après quoi je coucherai par écrit sur votre calepin que ma tante sera en chemise à minuit précis, afin que vous ne l'oubliez pas après souper. (IV, 1)



SOUPERS FRATERNELS DANS LES SECTIONS DE PARIS  
d'après un dessin de SVERACH DESGONTHIERS, gravé par DUPLESSIS-BREUX et BIRCHALL.